



HAL
open science

Approche submorphologique des temps in posse de l'espagnol

Stéphane Pagès

► **To cite this version:**

Stéphane Pagès. Approche submorphologique des temps in posse de l'espagnol. Temporalité et spatialisation: théories et applications, CAER, AIPL, Université de Naples L'Orientale, Jun 2022, Aix-en-Provence, France. hal-03959050

HAL Id: hal-03959050

<https://hal.science/hal-03959050v1>

Submitted on 26 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Approche submorphologique des temps *in posse* de l'espagnol

« [...] le signe est toujours kinésique. »
(Toussaint 2003 : 140)¹

Stéphane Pagès, Aix-Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

ABSTRACT : This study aims at a submorphemic reading of the three tenses of the Spanish quasi-nominal mode (infinitive, gerund, past participle). From a description and phonetic-articulatory analysis of the (sub)morphemes specific to these three tenses - *-r*, *-ndo* and *-do* -, the aim is to study the signifier/meaning relationship in order to superimpose the psychomechanical approach of these verbal forms on the Guillaumian chronogenetic axis on a submorphemic approach. The analysis will combine a synchronic, diachronic and contrastive view and in fine it is the iconicity of these grammatical morphemes that will be discussed as well as the relevance and coherence of Gustave Guillaume's thought with regard to the verbal system and the linguistic representation of time.

Comme l'a maintes fois déclaré Gustave Guillaume, la psychomécanique est une linguistique d'amont² ayant pour tâche d'expliquer et de comprendre, décrire ne suffisant pas. Par ailleurs, si la question de l'arbitraire et de la motivation du signe ne constitue pas sa préoccupation centrale, en plaçant au premier plan la loi de « convenance expressive » entre le psychisme et la sémiologie, qui émaille grand nombre de ses écrits, sa théorie psychosystématique est riche d'enseignement et prend plutôt le parti de Cratyle contre Hermogène. En effet, « Du côté de la sémiologie, – déclare-t-il – la loi régnante est celle, infiniment plus souple, de la suffisante convenance expressive. » (Guillaume 1997 : 339 [leçon du 29.04.48])

Il nous a ainsi semblé opportun d'essayer d'articuler la théorie psychomécanique avec celle de la submorphologie.

La submorphologie postule l'iconicité du signe linguistique en s'appuyant sur les traits inférieurs au morphème pour tenter de mieux comprendre l'organisation, l'évolution ainsi que le fonctionnement des systèmes linguistiques. Or, l'optique retenue ici peut surprendre dans la mesure où le terme même de « morphème » est absent ou quasi absent sous la plume de G. Guillaume³. Il ne s'agit en fait que d'un leurre de surface car conjointement à la loi de « convenance expressive », G. Guillaume a accordé une importance de premier plan

¹ Cité dans Yves MACCHI, « Chronophonétique : Esquisse d'embryologie du mot » in C. FORTINEAU BREMOND, E. BLESTEL (dir.), *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chrono-analyse en linguistique hispanique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2018, p. 169.

² « Les explications de la psychologie ressortissent à la linguistique d'aval, les explications de la psychomécanique à la linguistique d'amont. » (L. L. 1956-1957, Tome 5, p. 154)

³ D'après le site <http://nlip.pcu.ac.kr/gustave/> qui réunit une grande partie des textes de G. Guillaume et qui permet des recherches lexicales.

à « la puissance intégrative de la matière à la forme »⁴, qu'il considère comme « l'un des grands faits de l'histoire » tandis que sa linguistique d'amont s'est toujours intéressée à ce qui pouvait informer par le dedans et donc de l'intérieur ce qu'il appelle la substance-matière.

C'est donc sous l'angle submorphologique que l'on se propose de lire, décrire et analyser l'un des sous-systèmes que G. Guillaume appelle « quasi-nominal », dans son approche du système verbal et l'étude qu'il propose des structures sémiologiques et psychiques de la langue française.

L'originalité lumineuse de G. Guillaume est assurément d'avoir pensé le langage en le mettant directement en rapport avec le temps. Cette originalité est illustrée à travers la chronogénèse, opération de représentation de l'image-temps en construction, divisée en 3 systèmes ou chronothèses qui se développent le long de l'axe chronogénétique où prend place en position initiale ledit *mode quasi-nominal*, composé, pour le français, de l'infinitif, du participe en -ant et du participe passé⁵.

Or, quand on compare la description qu'en livre G. Guillaume avec la structuration du signifiant de ces trois modes en espagnol, nettement marqués sémiologiquement, et ce, très tôt dans le temps, c'est-à-dire dès l'espagnol ancien (médiéval), on peut faire apparaître un exemple d'iconicité au niveau des (sub)morphèmes grammaticaux.

Ainsi, l'image aspectuelle – car c'est bien d'aspect qu'il s'agit – associée à un infinitif est celle tout d'abord d'une action conçue comme virtuelle et/ou puissancielle. Pour reprendre les termes de G. Guillaume, la vision qu'emporte avec soi un infinitif « [...] éveille dans l'esprit l'image d'un procès appartenant tout entier à un accomplissement qui ne se résout pas, qui refuse de se résoudre, si peu que ce soit, en accompli »⁶.

Or, si on décrit le submorphème d'infinitif chargé d'exprimer en espagnol cet accomplissement qui n'aboutit pas, il s'agit –

⁴ « Le transport de la puissance intégrative de la matière à la forme est certainement l'un des grands faits de l'histoire – tout entière à écrire (et que les psychologues n'écriront qu'après et d'après les linguistes) – de la saisie de la pensée par elle-même. » (L. L. 1948-1949, Tome 2, p. 56)

⁵ C'est dans la série des conférences de l'année 1945-1946 A que G. Guillaume développe la chronothèse initiale après avoir exposé dans les deux précédents volumes la chronothèse finale (le mode indicatif) et la chronothèse médiane (le mode subjonctif).

⁶ Guillaume, 1964, réédition 1969, p. 188.

abstraction faite des trois voyelles thématiques *-ar, -er, -ir* – systématiquement d’un seul phonème qui a la congruence de sa stabilité dans le temps puisqu’il est tout droit issu du latin. Concrètement, il s’agit d’un son vibrant apico-alvéolaire qui tient lieu d’archiphonème en position implosive (finale) – comme c’est le cas pour les infinitifs – puisqu’il peut se réaliser soit à travers une vibrante simple ([r]), soit une vibrante longue ([r̄]). Quoi qu’il en soit, cet « accomplissement qui ne se résout pas » dont parle G. Guillaume à propos de l’infinitif se matérialise, en termes de temps opératif et de description phonétique, à travers un geste articulatoire où le passage de l’air est ponctuellement entravé par la langue qui vient toucher les alvéoles puis s’écarte légèrement pour le laisser passer avant de revenir à sa position initiale. Concrètement, l’inaccomplissement ou l’agentivité puissancielle prend donc corps dans un geste articulatoire caractérisé par un mouvement cyclique de la langue – organe central de la phonation pour l’articulation de ce son – à raison de 5/6 cycles par seconde en termes de fréquence pour la vibrante simple⁷ et de l’ordre de 30 cycles par seconde⁸, pour la vibrante longue (également dite multiple) – selon une élocution emphatique. Voici d’ailleurs comment T. Navarro Tomás et Tobías Corredera décrivent ce son d’un point de vue purement physiologique :

[...] en el mismo instante en que la punta de la lengua toca los alveolos, es empujada con fuerza hacia fuera por la corriente espiratoria; rápidamente su propia elasticidad le hace volver al punto de contacto; pero de nuevo es empujada hacia fuera con igual impulso, repitiéndose varias veces este mismo movimiento.⁹ (Navarro Tomás 1918, § 116 : 122)

La punta de la lengua se apoya con cierta fuerza en la protuberancia alveolar de los incisivos superiores [...]. Cuando se pronuncia, la punta hace presión sobre la protuberancia alveolar, pero su resistencia es vencida por la presión del aire, permitiendo el pasaje de parte de éste. Cuando parte del aire acumulado en la boca ha salido, la resistencia lingual es superior a la presión del aire, y la lengua vuelve a la posición primitiva. Como no hay abertura, éste se acumula nuevamente, aumentando al mismo tiempo su presión, volviendo a vencer la resistencia lingual. El movimiento se repite con gran rapidez.¹⁰ (Corredera 1949 : 129)

⁷ Articulation la plus fréquente ou la plus neutre.

⁸ Selon Catford (1977 : 130).

⁹ « [...] dès que la pointe de la langue touche les alvéoles, elle est poussée avec force vers l’extérieur par le courant expiratoire ; rapidement, sa propre élasticité la fait revenir au point de contact ; mais elle est à nouveau poussée vers l’extérieur par la même impulsion, et ce même mouvement se répète plusieurs fois. » (Nous traduisons)

¹⁰ « La pointe de la langue s’appuie avec une certaine force sur la zone protubérante alvéolaire des incisives supérieures [...]. Lors de l’articulation, la pointe appuie sur cette zone mais sa résistance cède sous la pression de l’air, ce qui permet à une partie de passer. Lorsqu’une partie de l’air accumulé dans la bouche s’est échappée, la résistance de la langue est supérieure à la pression de l’air, et la langue revient à sa position initiale. Comme il n’y

On le voit, l'image d'un événement exprimé à l'infinitif est associée, en espagnol, à une articulation caractérisée par la discontinuité et l'intermittence puisque l'émission du son est interrompue ; une rupture dans la continuité qui lui confère sans doute une aptitude, et rien qu'une aptitude, à exprimer le caractère potentiel et virtuel de ce type de procès. Une discontinuité qui permet de concevoir l'infinitif peut-être légèrement différemment de G. Guillaume (notamment par rapport à la notion d'achèvement et d'inachèvement), puisque la langue espagnole ne l'exploite pas, par exemple, de la même manière et n'en fait pas le même usage que le français.

Ainsi, en espagnol, outre le fait que l'infinitif peut bien sûr exprimer le virtuel (*me gustaría vivir contigo*), l'usage montre qu'il a également la capacité d'exprimer un procès¹¹ :

-en cours : *¿Qué haces? — Lavarme, mujer.* (A. María de Lera) ; *Ella estaba agachada y se volvió para mirarle. — Ya lo ves. Trabajar.* (J. Goytisolo)

-en partie accompli : *A medio asar. A medio vestir.* Exemples glosés comme suit par le dictionnaire de la RAE concernant la construction « a medio + infinitif » (où l'adjectif *medio* fonctionne comme adverbe), « No del todo, no enteramente, no por completo », définition assortie d'autres exemples donnés comme synonymes et constitués précisément d'un participe passé, *Medio asado. Medio vestido.*

-mais aussi un procès entièrement révolu : *Miguel reaccionó bruscamente : — ¿Y qué es lo que ha hecho mi padre? — Toma, pues firmar ese dichoso informe para el crédito.* (A. M. de Lera) ; *Después de dar varias vueltas por el Miradero y los altos del Alcázar, fueron a cenar.* » (B. Pérez Galdós, *Ángel Guerra*, Col. Austral, p. 206.)

« [...] autant de conditions d'emploi dans lesquelles l'infinitif français se récuse. » déclare J.-C. Chevalier (Chevalier 1969 : 142) qui, dans son article, conclut et postule que l'infinitif espagnol est

a pas d'ouverture, l'air s'accumule à nouveau, augmentant en même temps sa pression et surmontant à nouveau la résistance linguale. Le mouvement est répété très rapidement. » (Nous traduisons)

¹¹ Voir sur ce point l'article de J. C. Chevalier (1969) auquel sont empruntés, sauf précision contraire, les exemples cités.

exclusivement fait d'antivirtualité (p. 171) tandis que l'infinifit français serait exclusivement constitué de virtualité¹².

Si on poursuit l'axe chronogénétique, après l'infinifit, caractérisé par une rupture dans la continuité, prend place ensuite, en espagnol, le géronif qui exprime une action en cours constituée d'une part d'accompli et d'inaccompli¹³. Et le marqueur de cette seconde chronothèse est le groupe consonantico-vocalique *-ndo*, submorphème qui informe, sans exception, aussi bien les formes régulières (*cantando, comiendo, viviendo*) qu'irrégulières (*pudiendo, muriendo, fluyendo...*). Or, si l'on décrit la structure qui traduit en langue cette image verbale, faite d'une parcelle d'accompli et d'inaccompli, l'analyse permet de dégager des éléments formels constitutifs, significatifs, dans leur physisme même et leur ordre d'apparition, d'un rapport iconique entre les deux faces du signe linguistique.

On peut en effet tout d'abord observer que cette chronothèse associée à l'image d'un procès certes en cours mais aussi, pourvue d'une part d'accompli, possède un signifiant où est précisément inscrit le marqueur du troisième mode : soit le morphème *-do*, du participe passé qui exprime le révolu. Ce qui fait dire à C. Fortineau – auteure d'une thèse sur le géronif espagnol – que le géronif exprime « une endochronie engagée mais non achevée » (2006 : 44) tandis que le participe passé dit une « endochronie engagée et achevée » (2006 : 44). Une cohérence systémique au niveau du mode quasi nominal qui l'amène à ramener la tripartition guillaumienne à une structuration submorphémique binaire, avec la vibrante -R, pour l'endochronie virtuelle impliquée par l'infinifit et -DO ayant la capacité d'exprimer soit une endochronie engagée, quand il est précédé de la nasale N (soit le groupe -NDO), ou bien une endochronie engagée et achevée à travers la grappe morphémique -DO.

Par ailleurs, on l'a vu, le géronif concilie un aspect duratif (une valeur temporelle de continuité) avec une parcelle d'accompli, comme le résume très bien Pottier *et alii* (2006 : 188) qui déclare à

¹² Une différence de valeur et d'emploi que l'on retrouve précisément à travers le signifiant puisque l'infinifit français est configuré autrement qu'en espagnol, avec un morphème -R muet ou latent. Il a une existence phonétique au futur et en cas de liaison. Voir sur ce point l'étude d'O. Soutet.

¹³ Son pendant en français est grosso modo *le participe* en *-ant*, « perçu – selon G. Guillaume – à la fois en incidence et en décadence » puisque lui est attachée l'image, « l'impression [...] d'un procès en partie accompli, si peu que ce soit, et pour le reste en accomplissement dans la perspective [...] ». » Par rapport au latin, en espagnol, le participe présent n'a pas gardé d'issues au niveau du système verbal ; configuré et marqué à l'instar du géronif avec une nasale et une occlusion (soit le submorphème *-nte*), il n'en reste plus que des traces au niveau du nom (*estudiante*), de l'adjectif (*chocante*), des prépositions (*durante*) ou locutions adverbiales (*no obstante*).

son égard qu'il « dit la même action en son cours : une part (même minime) est accomplie, le reste est à faire »¹⁴.

Or, là encore, si l'on prête attention au geste articulatoire auquel est associé le submorphème du gérondif (-ndo), on peut observer qu'il se traduit en langue d'abord par une continuité, marquée par le trait nasal, puis par une occlusion, exprimée à travers le trait de fermeture. En effet, tout d'abord, les nasales sont proches des occlusives, de par la nécessaire fermeture orale ; toutefois, comme la sortie de l'air se divise en deux cavités, les nasales sont de manière concomitantes, d'une part, occlusives dans la cavité orale mais continues d'autre part, dans la cavité nasale ce qui les rapproche d'une certaine manière des « aproximantes » sur le plan acoustique puisque dans le nez, il n'y a nul obstacle ni tension qui puissent produire une turbulence de l'air émis. Concrètement, lors de l'articulation nasale, le voile du palais se détache de la paroi pharyngale et s'abaisse vers le dos de la langue, ce qui permet le passage libre de l'air par les fosses nasales, articulation continue qui finit par rencontrer ensuite une occlusion et fermeture complète au niveau du conduit buccal avec l'articulation de la dentale. Le dénominateur de ces deux articulations est bien celui d'une continuité puisque même dans le cas des occlusives, si la phase où se produit le bruit de la consonne ne saurait être prolongée, leur mode articulatoire est malgré tout caractérisé par une certaine durée, certes brève, qui explique d'ailleurs pourquoi elles sont parfois appelées « momentanées »¹⁵. Le signifiant phonique complexe du gérondif exprime donc de manière transparente, la valeur hybride associée à ce mode, constitué, aspectuellement, d'une part d'inaccompli et d'accompli.

On peut observer enfin que la dernière chronothèse de l'axe chronogénétique, le participe passé, est débarrassée de la nasale [n], marqueur iconique de la continuité inhérente à l'endochronie du gérondif. Pour traduire et exprimer cette valeur aspectuelle d'achèvement, ce mode se caractérise précisément par le trait occlusif de fermeture. Et ce, qu'il s'agisse des formes régulières, construites à partir d'une voyelle thématique puis de l'occlusive dentale sonore [d] (-ado, -ido), ou des formes irrégulières marquées par une occlusive dentale sourde [t] (*escrito, roto, abierto, muerto, visto, vuelto, puesto,*

¹⁴ Un point de vue partagé par Coseriu (1996 : 133) : « en lo que concierne el segundo miembro, el gerundio, éste significa una acción considerada en su curso, una acción que en parte está realizada y en parte está por realizarse ».

¹⁵ Concrètement, si la phase de fermeture complète est bien le trait constant des occlusives, elles comprennent d'ordinaire 3 phases : la mise en place des organes (la catastase), une tension plus ou moins prolongée des muscles (la tenue) et enfin le déplacement des organes (la métastase).

cubierto...) ou bien par un son affriqu  [tʃ] (*dicho, hecho, satisfecho*), également constitué d'un début occlusif (et d'une fin fricative).

A la lumière de la description phonétique des morphèmes grammaticaux, on voit donc que l'on peut instaurer un rapport de nature analogique entre la gestuelle articulatoire des trois submorph mes du mode quasi nominal et le signifié de langue auquel ils sont associés.

Or, une autre approche permettant de conforter ou d'infirmier un tel point de vue consiste à envisager ces mêmes submorph mes sous un angle diachronique afin d'observer le sort des traits saillants que l'on a jugé pertinents. C'est là une autre façon d'aborder le temps opératif, non plus en simple synchronie mais à travers la dynamique de l'histoire de la langue.

Pour l'infinitif, si, par rapport au latin, la vibrante alvéolaire [r] a été un marqueur stable pour l'espagnol tout au long de l'évolution de la langue, il est intéressant de faire état d'exemples d'assimilation régressive en contact, attestés et bien connus, qui ont modifié, dans des contextes particuliers, la morphologie de ce mode pour y introduire un trait articulatoire continu – propre, on l'a vu, au g ron dif. Ces premiers cas concernent tout d'abord, pour l'espagnol ancien et classique, le [r] d sinentiel de l'infinitif qui pouvait s'assimiler à la liquide subséquente [l] du fait d'un pronom complément clitique postposé dans le cas d'une syntaxe enclitique (*cantallo, cantallas, comello...*). De telles formes sont fréquentes jusqu'au XVIIème siècle mais tombent en désuétude au cours du XVIIIème siècle au profit des formes analytiques (*cantarlo, cantarlas, comerlo...*) qui ont fini par réhabiliter et conserver la vibrante alvéolaire, soit le -r d sinentiel. L'autre exemple d'assimilation médiévale est celui où le morphème [r] de l'infinitif s'assimilait à la fricative alvéolaire [s] du pronom complément réfléchi *se*  galement dans le cas d'une construction enclitique (*tornasse* pour *tornarse*) ; une syntaxe qui ne survivra pas au Siècle d'Or. Bref, cette rapide approche diachronique fait apparaître que, au cours de son histoire, la langue castillane a opéré, ponctuellement, des modifications sporadiques au niveau de la morphologie infinitive où a toujours été présent le trait d'une continuité articulatoire (avec la liquide [l] et la fricative [s]). Néanmoins, de telles innovations ont été sans lendemain et ont décliné peut-être parce que la vibrante était plus congruente au signifié de langue de cette forme qui livre précisément l'image d'un

processus associé à une rupture dans la continuité – d’où le fait qu’ait été conservé et retenu le trait articulatoire consistant à interrompre par un obstacle (la langue) l’air émis à travers un cycle plus ou moins long d’intermittence.

Concernant le gérondif, si le submorphème *-ndo* a été parfaitement stable tout au long de l’évolution de la langue, avec une forme étymologique issue de l’ablatif latin (construit à partir d’un thème d’*infectum*), là encore on peut faire état d’une innovation morphologique éphémère (de quelques siècles) qui permet néanmoins de mettre en exergue la part d’accompli à laquelle est associé le gérondif qui, en exprimant une action en cours, est de fait constitué d’une succession de parcelles d’accompli (traduit en langue par une occlusion) et d’inaccompli (iconiquement sémiotisé à travers le trait nasal). Cette innovation morphologique est celle d’un gérondif analogique (une fois encore), forme affine du *perfectum*, forgée sur le radical du prétérit (soit un radical issu du *perfectum*), qui a coexisté avec le gérondif étymologique et qui était sémantiquement marquée car plus rare que la première. De telles formes hybrides, combinant un radical de *perfectum* avec une désinence gérondive ont eu cours sur une période allant du XIII^{ème} au premier quart du XVII^{ème} siècle et sur une zone géographique recouvrant l’Aragon, la Navarre, le Pays basque, la Castille. On pouvait ainsi aussi bien trouver les gérondifs étymologiques *queriendo*, *estando* aux côtés des formes analogiques, *quisiendo*, *estoviendo*¹⁶. Pour expliquer qu’ils n’aient pas survécu C. Fortineau met en avant « le caractère extrêmement marginal [...] de cette innovation » qui « n’a jamais concerné que les variantes septentrionales du castillan et ne s’est donc pas imposée à l’ensemble des locuteurs » (2010 : 25). On peut également émettre comme autre hypothèse le fait qu’un tel alliage (sub)morphologique n’était guère congruent avec ce que dit intrinsèquement un gérondif (un procès en cours de réalisation et non une action achevée) et qu’ainsi ces formes étaient porteuses comme d’une contradiction interne (c’est-à-dire qu’elles étaient trop marquées sémiologiquement ce qui a pu peut-être expliquer un tel déclin sans lendemain).

Quoi qu’il en soit, aujourd’hui, le gérondif affiche une cohérence morpho-systémique puisque en tant que forme intermédiaire sur l’axe chronogénétique, venant après l’infinitif mais avant le participe passé, du point de vue submorphologique, la nasale désinentielle s’inscrit d’une part dans la continuité de l’infinitif,

¹⁶ On peut trouver une liste plus complète des formes attestées dans l’étude de C. Fortineau (2010).

sémiotisé à travers une vibrante tandis que la dentale subséquente annonce d'une certaine manière le coup d'arrêt (la fermeture) de l'impulsion du participe passé, achèvement signifié dans et par une occlusion¹⁷.

Pour ce qui est du participe passé enfin, on l'a vu, le marqueur submorphémique correspond à celui du gérondif allégé de la nasale ; c'est-à-dire que ne demeure que l'occlusion suivie de la voyelle vélaire médiane *-do* de sorte que l'image livrée est celle d'une endochronie achevée, débarrassée de l'engagement propre au gérondif. Or, là encore, un regard rétrospectif et diachronique fait apparaître que, outre le fait que ce dernier mode a également subi l'influence de la force analogique (dans le sens d'une réduction et simplification des paradigmes au profit des formes faibles), par rapport aux désinences héréditaires latines informant le participe passé (*-tus, -ta, -tum ; -sus, -sa, -sum*), après une grande variété de formes en espagnol ancien dont certaines ont disparu, l'évolution de la langue espagnole a fini par faire du trait occlusif le marqueur submorphémique de ce mode verbal – qui peut avoir des variantes allomorphes [d], [t], [ː]¹⁸ –, réservant le trait fricatif – avec la fricative alvéolaire sourde [s] – aux formes sorties du système verbal et cantonnées à la fonction d'adjectif (*indefenso, tenso, preso, raso...*). Bref, force est d'observer qu'après de multiples tentatives sémiologiques, pour traduire en langue l'image d'un événement achevé, c'est le trait de fermeture qui a finalement été retenu.

De par l'analogie décelable entre le plan physique et le plan psychique, le fait de discours et le fait de pensée accusent donc leur congruence et ainsi, « On surprend là – pour citer G. Guillaume – [...] la loi qui fait reposer la construction des langues sur la recherche ininterrompue d'une congruence de plus en plus marquée – et dont la marque ne sera jamais excessive – entre le fait de parole et le fait de pensée »¹⁹.

Conclusion

Nous avons essayé de mettre en évidence le caractère iconique du mode quasi-nominal espagnol de même que la cohérence de sa distribution en système à la lumière de la chronogénèse et en accord avec le postulat de G. Guillaume qui posait l'isologie du mental au

¹⁷ Une configuration identique à la (sub)morphologie du participe présent espagnol marqué par le groupe *-nte* qui n'est plus employé au sein du système verbal.

¹⁸ Voici quelques exemples de formes régulières et irrégulières, que peut proposer le participe passé espagnol : *amado, vivido, abierto, muerto, dicho, satisfecho...*

¹⁹ G. Guillaume, *L'architectonique du temps dans les langues classiques*, Paris, Champion, 1945, p. 31.

physique²⁰. Au cœur de l'analyse de ce mode triphasé non personnel, le plus primitif de la chronogénèse, se trouve en effet l'analogie puisque que l'on peut dégager une certaine similitude entre la nature du geste articulatoire des marqueurs submorphémiques qui le caractérisent et le sens/la valeur auquel ils sont associés. Ce qui en soi n'a rien d'étonnant car concernant l'histoire de ces trois modes et de leur réorganisation dans le passage du latin vers l'espagnol, on l'a vu, l'analogie a été précisément un mécanisme au cœur de l'évolution et de certains verbes dans la mesure où elle a opéré, globalement, une unification et simplification de leur paradigme (par exemple, pour l'espagnol, l'infinitif latin passe de 4 à 3 conjugaisons avec un changement d'accent et de voyelle thématique qui est analogique)²¹. Il n'y a donc guère de raison pour que ce processus complexe, massif et continu) n'agisse pas également au niveau de la conformation même du signifiant (pour forger un signe congruent selon le crédo guillaumien), qu'il soit lexical ou grammatical d'autant que les études en phonétiques expérimentale semblent avoir accordé moins de pertinence « symbolique » au lieu d'articulation qu'au mode d'articulation (comme en témoignent les enquêtes de Peterfalvi, 1970).

Cette approche montre également, je crois, la complémentarité de l'optique submorphologique et de la psychomécanique qui permettent, chacune, d'appréhender la langue sous un angle non pas statique mais dynamique afin de mieux mettre en lumière son fonctionnement. Le philosophe André Jacob proposait d'appeler la

²⁰ Pas incompatible avec le positionnement de GG Guillaume qui postule l'isologie du mental au physique : : « [les] mouvements en pensée que nous savons visibiliser dans le champ du langage ont leurs isologues physiques dans l'organe physique (le cerveau) duquel ils émanent (Guillaume 1995 : 221-223) > pose pb de l'articulation du signifié et du signifiant, p. 137 Florian.

²¹ Ainsi, pour l'infinitif, la première conjugaison en *-are* est celle qui a attiré et modelé le plus de de verbes d'autres groupes (par exemple, *torrere* > *torrar*) et notamment des verbes issus de langues non romanes (*raubon*, du germanique donnera par exemple *robar*). Par ailleurs, la conjugaison en *-ire* a accueilli un grand nombre de verbes en *-ēre/-ēre*. Ainsi, les (quelques) verbes en *-ēre/-ēre* qui avaient un /i/ ou /u/ dans leur radical finissent par rallier la conjugaison en *-ire* notamment parce que dans ce paradigme ces voyelles fermées y étaient fréquentes dans leur radical. Enfin, le fait que tous les verbes en *-ēre* et certains en *-ēre* aient ou aient fini par avoir une semi-voyelle dans certaines terminaisons (*debeo*, *audio*, *capio*, *audiunt*, *capiant*, *debeam*...) et précisément avec les mêmes désinences que celle des verbes en *-ir(e)* a eu pour conséquence que plusieurs verbes de la deuxième conjugaison aient fini par migrer vers le paradigme en *-ir* où le yod demeure (*fugere* > *huir*, *complere* > *cumplir*...). Concernant le gérondif, on a vu que la force analogique est parvenue à forger, en espagnol ancien, des formes basées sur le radical du prétérit (*toviendo*, *fluxendo*...) dont *pudiendo* est la trace aujourd'hui toujours en vigueur même si l'on peut également trouver des formes du même type dans quelques dialectes péninsulaires (aragonais, léonais) ou certains zones du continent latino-américain. Enfin, pour ce qui est du participe passé, les participes forts hérités du latin ayant un /t/ désinentiel (*abierto*, *cubierto*, *muerto*, *peusto*, *tuerto*...) ont fini par créer d'autres formes analogiques (*suelto*, *visto*, *vuelto*...) de même que certains parfaits forts en *-s* issus du latin (*defeso*, *preso*...) ont contribué à générer ponctuellement des formes analogiques (*repiso*...).

Pour plus de détails on pourra se reporter à Penny (2004).

psychomécanique de G. Guillaume « linguistique opérative », eu égard au fait qu'elle vise à décrire les opérations qui s'effectuent durant l'acte de langage. Or, il y a là assurément un point de convergence avec la submorphologie qui repose sur une exploitation du système phonologique et postule que presque tout, dans la langue, est une dynamique articulatoire et qu'ainsi, l'analyse linguistique doit rendre compte de son fonctionnement en termes de mouvements. Car l'aspect opératif n'est pas qu'en diachronie et c'est en cela que la submorphologie complète la synchronie mais aussi la psychomécanique en permettant une approche dynamique de la langue.

Enfin, la démarche submorphologique ne saurait manquer de soulever d'autres questions et notamment le fait que la description et l'analyse proposées ici pour l'espagnol du mode quasi-nominal ne saurait être rigoureusement transposée et appliquée, par exemple, au français.

En effet, si le *-r* est bien un marqueur de l'infinitif, il s'agit pour l'essentiel d'un marqueur orthographique car il ne l'est pas, à l'oral, notamment pour la conjugaison la plus productive, la première si bien que les submorphèmes de l'infinitif peuvent être ramenés finalement à 2, R d'une part [finiR], [vwaR], [batR] et [e] puisque l'oral, pour la première conjugaison, type 'chanter' (conjugaison la plus productive) n'articule pas le R, qui est muet mais latent et articulé par intermittence (comme dans le cas de liaison ou au futur, 2 cas associés à une visée prospective, propre d'ailleurs à une liaison).

De même, concernant le gérondif, s'il se caractérise bien par un submorphème nasal *-n*, la dentale subséquente n'a pas non plus de réalité articulatoire à l'oral (puisque l'occlusive dentale [t] est muette en français) ; quant au participe passé, il ne se caractérise pas par un marqueur submorphémique occlusif ni par un morphème débarrassé de la marque du gérondif²² mais par une voyelle.

Dans sa description du système verbal français, F. Gadet (grammaire descriptive du français) insiste sur le caractère hétérogène des morphèmes (elle parle même de « fourre-tout ») tandis que N. Catach souligne également l'éparpillement des désinences et à propos de ces morphèmes grammaticaux qui sont des marqueurs de série

²² O. Soutet établit un point commun entre l'infinitif et le participe passé qu'il considère comme deux formes de non-actualisation maximale : « la non-actualisation orientée vers l'actualisation (infinitif) et la non-actualisation aboutissement du processus de désactualisation (participe passé). » (Soutet 2016 : 290) Une telle analyse vaut pour l'homophonie entre l'infinitif de la première conjugaison en *-er* et le participe passé mais pas pour les autres paradigmes.

(lexicale) ou de sens (grammatical) maintenus à l'écrit sans être prononcés à l'oral, elle parle (dès les années 50) de morphogramme pour donner un statut à ces morphèmes particuliers qui, selon elle, se détachent du système.

Quoi qu'il en soit, de telles différences entre l'espagnol et le français peuvent s'expliquer par le fait que les systèmes linguistiques évoluent différemment et résolvent à leur manière les problèmes auxquels ils sont confrontés. De même, il convient d'ajouter que le mode quasi-nominal français est légèrement différent de celui espagnol car outre qu'il possède le gérondif, le système comporte également le participe présent tandis que le participe passé ne saurait de ce fait avoir le même statut qu'en espagnol dès lors que, respectivement, la formation des temps composés redistribue autrement le rôle des auxiliaires (*haber* et *avoir* en l'occurrence).

Pour terminer, à la lumière de ces observations, la question essentielle qui se pose donc à nos yeux – outre l'importance de l'analogie et l'utilisation que l'on peut en faire dans l'analyse linguistique – est de savoir si l'iconicité n'est pas davantage présente dans des langues, comme l'espagnol, le catalan, l'italien voire l'arabe²³ par exemple, où l'écart est minime, voire quasi nul, entre le signifiant graphique et son corrélat phonétique, c'est-à-dire des langues où il y a une prédominance de la dimension phonétique – à la différence du français, par exemple, où le décalage est beaucoup plus important – ce qui n'implique sans doute pas la même organisation systémique²⁴ et la même importance accordée au corps dans le processus de sémiotisation. Car comme le souligne A. Jacob, il y a une suprématie du parler, parce que c'est là véritablement que le langage prend corps²⁵. Une telle question ramène, somme toute, à l'opposition

²³ Se reporter sur ce point à l'ouvrage collectif dirigé par D. Leeman (2021).

²⁴ On observera d'ailleurs qu'on ne peut reproduire bien sûr à l'identique pour le français, l'analyse submorphémique du mode quasi nominal proposée pour l'espagnol ce qui en soi n'a rien d'étonnant dès lors que chaque langue sémiotise à sa façon les systèmes linguistiques.

²⁵ « [...] il y a une suprématie du parler, parce que là véritablement le langage prend corps : du mouvement même par lequel il transfigure un organisme en sujet expressif. (...) Dans le langage écrit, au contraire, un décalage plus ou moins grand entre la pensée et le corps apparaît. L'étendue et les obstacles matériels peuvent freiner une pensée qui en prend occasion pour se réfléchir et s'approfondir. Le temps de l'écrit est grevé d'intermittences, d'arrêts ou de suspensions. D'un certain point de vue, certes, l'écriture, est aussi rapide que la parole, puisqu'elle dépend d'une opérativité fondamentale qui est la pensée même. Mais cette homogénéité opérative, inhérente au sujet écrivant et au sujet parlant proprement dit, se trouve réduite dans la mesure où l'acte d'écriture se scinde pratiquement en deux phases. D'une part une phase de réflexion élaboratrice, pendant laquelle le sujet se donne des délais d'expression, refuse l'immédiateté ou plutôt soumet sa spontanéité à un contrôle critique ; d'autre part une phase d'exécution, elle – même ralentie par rapport à la parole pour les raisons techniques du geste corporel, affrontant dans l'espace la résistance de la feuille de papier. L'activité scripturale accuse donc un décalage entre l'« esprit » et le corps qui n'existe pas au départ. Car on pense d'abord avec le corps (...). C'est pourquoi la pensée tend à se couler dans la parole et à s'essayer dans le dialogue, avant de se penser solitairement (...) », André Jacob, *Temps et Langage*, Paris, Armand Colin, 1967, p. 324.

phénoménologique langue / discours (ou parole) et au dualisme platonicien esprit / corps et pose une vaste problématique linguistique : le fait que tous les systèmes linguistiques n'ont pas le même degré d'abstraction et d'incarnation des représentations lexicales et grammaticales.

Bibliographie

Catach, Nina, *L'orthographe française*, Paris, Armand Colin, 2010.

Catford, J. C., 1977, *Fundamental problems in Phonetics*, Edimbourg, Edinburgh University Press.

Chevalier, Jean-Claude, « Remarques comparées sur l'infinitif espagnol et l'infinitif français », *Bulletin Hispanique*, tome 71, n°1- 2, 1969, p. 140-173.

Corredera, Tobías [1949], *Defectos en la dicción infantil*, Buenos Aires, Kapelusz, 1973.

Fortineau, Chrystelle, s. d., *Le gérondif espagnol, éléments de syntaxe et de sémantique*, Thèse de doctorat nouveau régime [soutenue en décembre 1997], Lille, Presses Universitaires du Septentrion.

Fortineau, Chrystelle, 2010, « Une curiosité morphologique du verbe en espagnol médiéval : les gérondifs construits sur un radical de prétérit irrégulier » in *Morphologie et syntaxe de l'espagnol*, Gilles Luquet (éd.), Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 13-31.

Guillaume, Gustave, 1997 *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1946-1947 et 1947-1948*, série A, *Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française V* et *Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française VI*, [Valin, R.; Hirtle W. & Lowe, R. (eds.)], Québec /Paris, P.U. Laval /Klincksieck.

Leeman, Danielle (dir.), 2021, *La submorphologie motivée de Georges Bohas : vers un nouveau paradigme en sciences du langage*, Hommage à Georges Bohas, sous la direction de Danielle Leeman, Paris, Honoré Champion.

Luquet, Gilles, 2010, « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol », in Gabrielle Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et contrevues, Actes du XIIe Colloque international de linguistique ibéroromane*. Université de Haute Bretagne – Rennes 2, 24-26 septembre 2008, Limoges : Lambert-Lucas, p. 73-85.

Martínez Celdrán, Eugenio ; Fernández Planas, Ana M., *Manual de fonética española (articulaciones y sonidos del español)*, Barcelona, Editorial Planeta, 2013.

Navarro Tomás, Tomás, [1918], *Manual de pronunciación española*, Madrid, CSIC, 1977.

Penny Ralph, *Gramática histórica del español*, Barcelona, Ariel.

Soutet, Olivier, 2016, « Le R français entre phonétique, morphologie, et psychosémiologie », *Language Design: Journal of Theoretical and Experimental Linguistics*, N°. Extra 18, (numéro consacré à : *Analogie, figement et polysémie*), p. 277-291.

Toussaint, Maurice, « Analogiques », *Cahiers de linguistique analogique. Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité*, n°1, Dijon, ABELL, juin 2003, p. 331-350

Wittwer, Jacques, *Psychomécanique guillaumienne et psychologie instituée*, Talence, Presses universitaires de Bordeaux, 1997.